

L E D I L E T T A N T E

C H R I S T I N E

A V E L

D O U B L E

F O Y E R

Christine Avel

Double foyer

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : V.P.C.
© le dilettante,
ISBN 978-2-84263-202-1

*à mon père, myope et non matheux,
à ma mère, matheuse et non myope ;
et à leur descendance, qui cumule ces
deux tares*

Je suis un statisticien tout ce qu'il y a de plus moyen.

Pas un chercheur, pas un intellectuel : tout juste un employé méticuleux. Les statistiques c'est concret, rassurant et fade, ça vous tient à l'estomac comme une bonne assiettée de porridge.

Au début de mes études je préférais l'algèbre. J'échafaudais des modèles, j'avais raison des équations les plus têtues. Je créais un monde dans lequel tout, du plus infime au plus grand, suivait les règles que je fixais. J'avais parfois le vertige : en rêve, j'écartais de mes paumes les piliers des mondes euclidiens, l'univers s'agrandissait, ses parois n'étaient plus parallèles et je les voyais s'incurver à l'infini pour se rejoindre au point exact où je décidai, par pur caprice,

de leur donner une fin. Dieu à côté de moi n'avait qu'à bien se tenir.

Un jour, j'ai eu peur. Mon seul ami s'appelait Olivier; il partageait ma chambre d'étudiant et ma quête d'absolu. Il poursuivit nos chimères algébriques jusqu'en hôpital psychiatrique, où le rejoignit bientôt son directeur de thèse. Lorsque des années plus tard je lui rendis visite, il dansait des rondes enfantines d'un air tendre et absent.

J'ai refusé l'ascèse. Redescendu sur terre j'ai arrimé ma vie à des données réelles, à des nombres tangibles. J'ai renoncé au divin et choisi l'imperfection des statistiques.

À quoi bon toutes ces équations, disait mon père penché sur mon épaule, en fin de compte x est égal à zéro et tu le sais d'avance. Il avait raison : tant d'efforts pour le pur orgueil de plier le monde à la raison. Mais j'allais au lit rassuré, le problème enfin résolu; aucun monstre ne s'est plus jamais caché sous mon lit.

Depuis, je me raccroche à mes calculs lorsque la réalité m'échappe. Quand je panique, je compte : les chiffres sont nets, carrés, lumineux sur mon écran d'ordinateur. Pas les mots, qui

coulent de mes doigts comme le sable. Ma mémoire est trouée de partout : à tâtons, j'en agrippe les lambeaux. Je réinvente la suite logique qui les enchaîne les uns aux autres, je cherche la solution de l'équation, sans être certain qu'il en existe une.

Si j'avais su l'importance de ces quelques jours de juillet j'en aurais noté tous les détails, du premier matin au dernier soir. Il m'aurait fallu sans doute une durée égale pour me remémorer chaque instant, seconde par seconde, avec une précision parfaite.

J'aime imaginer que ce matin-là elle aussi s'est éveillée, avec ce sentiment d'attendre quelque chose. Que pour la première fois, en ouvrant les yeux, elle s'est doutée comme moi qu'un petit rien d'insoupçonné, dans l'ordre mathématique du monde, s'était déréglé.

L'opération a eu lieu le jeudi. Il n'a fallu qu'un petit coup de laser, presque rien.

Fixez le point rouge.

Ne bougez plus.

Détendez-vous. Respirez à fond. Que faites-vous dans la vie?

Docteur, si vous voulez que je me détende, évitez ce genre de questions.

Rapide, presque indolore, à peine désagréable. Dans mon échelle personnelle de la souffrance, aux tout premiers degrés, quelque part entre la langue de bœuf à la cantine et la roulette du dentiste.

Le samedi je suis seul chez moi, dans l'appartement vide. C'est le 14 juillet le plus chaud du siècle, disent-ils.

La veille au soir je me suis couché tard. La nuit a apporté un semblant de répit mais je me suis réveillé en nage entre deux cauchemars, un peu trop tôt puis trop tard, en pleine chaleur.

J'entends déjà les pétards de la rue, j'enfonçe la tête sous l'oreiller. Voilà, un 14 juillet comme toujours inutile et bruyant, cuivres, bruits de bottes, accordéons poussifs. Souvenirs de premiers feux d'artifice, la tête sur les genoux de ma mère, coudes plaqués sur les oreilles malgré ses encouragements.

Je tends la main pour taper sur le radio-réveil – je maudis Claire à voix haute, pourquoi n'as-tu pas réglé le volume. J'ai comme chaque jour le réflexe d'entourer son épaule tiède de mon bras. Je guette les petits pas de Léo dans le couloir, le grelot du doudou informe et humide qui ne le quitte jamais. Léo va se blottir entre nous, ses petits pieds froids sur nos jambes mêlées, sa frimousse hilare tout contre la mienne. Il va m'embrasser, me pousser hors du lit : maintenant papa, tu te lèves, j'ai faim.

Claire dit que je ne suis pas du matin ; pas du soir non plus, à vrai dire, plutôt de ces enfants prolongés qui ont besoin de leurs huit heures de sommeil par nuit. J'aime le faux

sommeil des grasses matinées, j'aime lutter pour ne pas me réveiller, suspendu au fil du premier rêve venu, dans un bienheureux coma. Les dernières minutes en solitaire, la meilleure bouchée du gâteau, la plus égoïste, celle que l'on savoure quand les voisins de table ont tous, sans exception, fini leur part. J'attends le bruit de sa douche à elle puis le ronronnement du percolateur pour envisager de, peut-être, bientôt, au bout du compte, me lever.

Chaque matin depuis des mois Léo ne vient pas. Je suis seul dans le lit et j'ai trop chaud. Il me manque, les yeux clos je serre son petit corps contre moi, réel comme la présence d'un membre amputé. La radio s'obstine, me rejette hors du lit.

Défilé militaire, canicule. Maximales du jour : trente-neuf degrés six à Vesoul. Trente-neuf huit à Aurillac. Quarante et un à Périgueux. Bien au-dessus des normales saisonnières.

Les yeux fermés, je tâtonne pour attraper mes lunettes. Rien sur la table de chevet : je me tourne pour atteindre, en vain, la pile des livres du moment. J'ai dû les laisser sur la table du salon. La perspective de les chercher en aveugle me décourage d'avance et je voudrais

appeler Claire à l'aide, comme avant, lorsque je perdais mes clés, mon agenda, mon parapluie. Je l'accuserais sans y croire de les avoir dissimulées dans un endroit impossible et connu d'elle seule, dans le but unique de me faire perdre mon temps; elle se moquerait en retour, avec un énervement grandissant. Me demanderait pourquoi je ne les ai pas rangées. Je répondrais que si j'y avais pensé, je n'aurais pas besoin d'elle. Nos répliques connues d'avance, notre petite dispute rituelle, au sérieux de laquelle on ne croyait qu'à peine. J'ai cessé d'argumenter. Elle est partie.

Alors seulement je me résigne à entrouvrir les yeux.

Et je vois, net.

Une seconde de joie intense et stupéfaite – avant même de comprendre. Pour la première fois j'ouvre les yeux au réveil et je vois; seuls ceux qui n'ont jamais été myopes se moqueront de mon émotion. Je m'émerveille de cette première fois et il n'y en a pas tant que ça, des premières fois qui marquent, dans une vie. Je les compte sur les doigts, d'une seule main.

Premier vélo – premier grand cadeau.

Premier chapardage, une gomme parfumée, j'en tremble encore.

Première dispute des parents, début d'une longue série.

Première fois en amour (était-ce mémorable? J'élimine.)

Première confrontation avec un mort, mon grand-père.

Pas grand-chose de comparable à cette première fois-ci.

Je ne sais plus très bien à présent quand ni comment j'ai décidé de me faire opérer de la myopie : les souvenirs d'avant sont flous. J'ai dû céder aux encouragements de collègues récemment opérés. Je suis influençable; ils se sont bien sûr montrés persuasifs. Lorsqu'on a vécu une épreuve on essaie de convaincre les autres d'en faire autant, surtout si cela n'a pas été concluant, c'est humain. S'ils étaient sortis aveugles de l'opération ils m'auraient encore incité à tester ce nouveau laser, vantant l'absence de douleur, la rapidité.

Pour me rassurer, j'ai pendant des mois consulté les statistiques des revues médicales, sans parvenir à me lancer. En mathématiques, le résultat de toute expérience aléatoire n'est

par définition pas prévisible avec certitude : un risque sur un million d'un coup de laser malencontreux, c'était encore trop. Il me fallait les probabilités et la science entière de mon côté, pas moins.

C'était un matin, cela j'en suis sûr. Harcelé par mes proches j'avais enfin pris rendez-vous chez un psy; j'en sortais d'humeur exécrationnelle, avec le besoin urgent de faire diversion. J'avais reçu la veille une petite prime du travail – pour la mise au point d'un modèle statistique prometteur. Le chèque était d'un montant ridicule en proportion des efforts des collègues, mais en ce qui me concerne l'argent était fort mal acquis (depuis des mois, je ne brillais que par mon absence). J'eus l'envie soudaine de le dilapider. Pas d'investissement; rien d'utilitaire; pas de bonnes œuvres, ah non. Une dépense non altruiste, non solidaire, non humanitaire, non altermondialiste, tout juste égocentrique. Avec un impact; un petit quelque chose de radical. Comme de changer de sexe – un peu moins radical, si possible.

Pour moi, et moi seul.

Le besoin d'agir devint une idée fixe. Je pris rendez-vous le jour même, en hâte, exigeai d'opérer les deux yeux d'un même coup, à la

surprise du chirurgien habitué aux hésitations de patients craintifs.

Depuis des siècles, je n'ai plus mis les pieds dans une église, hormis pour de rares mariages. Il m'arrive de regretter la ferveur des prières, le feu de joie des soirées pascales, ma fierté de bon élève chantant haut et fort les cantiques. De me rappeler dans une minute de fausse nostalgie les visites à tante Armelle, ses baisers humides et sa dévotion envahissante. Mais en résumé, je m'en passe très bien.

Pourtant le jour de l'opération, au moment précis où le laser allait toucher ma cornée je me suis surpris à invoquer Dieu, *in extremis*. C'était involontaire, comme de croiser les doigts, l'un de ces petits rites absurdes qui permettent de dépasser une phobie. Un bref moment d'égarement, indigne d'un esprit scientifique.

– Fais que j'y voie clair, mon Dieu. Que la lumière soit.

J'avais un peu honte de renier aussi vite mes convictions ; mais juste au cas (improbable) où le Tout-Puissant existe, il me semblait qu'il n'y avait pas grand mal à tenter le coup. Je ne me souviens pas d'avoir négocié mon âme, ni

de cierges, encore moins de quelconques pénitences en échange.

Le vœu s'est réalisé. Quelques heures à peine après l'opération je pouvais distinguer de chez moi les fenêtres en vis-à-vis, les branches des arbres, puis toujours plus nets, les contours des toits au loin, le tracé d'un avion dans le ciel. Ma vue s'affinait chaque seconde davantage et pour un peu j'aurais cru discerner là-bas, tout au fond de l'horizon, des montagnes inconnues.

Au contrôle de routine tout va bien, mieux que bien me dit le chirurgien. Premier de la classe en vision de loin, douze sur dix, douze dixièmes, félicitations. Ma fierté est à l'égal de sa remarque, stupide.

À présent je suis tout à mon émerveillement de voir et je te rends grâce, Toi qui n'existes pas. Dieu ou diable, peu m'importe : tu m'as rendu la vue. Plus de lunettes collantes de sueur. Plus de lentilles, de poussière dans l'œil au moindre souffle de vent. Plus de recherches désespérées d'un mince rond de plastique transparent, à quatre pattes dans la douche, au matin d'un examen.

Soudain me vient le soupçon (encore ténu) que cette vue parfaite est peut-être, plus qu'une

bénédiction, une malédiction. Enfant, je m’endormais lunettes sur le nez, seule protection efficace contre loups-garous et sorcières. Enlever les lunettes, à n’importe quelle heure du jour, était plus tard une échappatoire – quelques minutes de calme pendant les cours, au travail, face aux parents.

Dans la pénombre, le signal lumineux du réveil m’agresse. Je suis vulnérable comme une taupe sortie de son trou en pleine lumière. Finie, la béatitude cotonneuse du matin, les confortables à-peu-près. Le dernier réveil en douceur dans mon petit brouillard personnel.

Je ferme les yeux et je me rendors sur la défensive, dans le flou rassurant des rêves. Bientôt le réveil me tire de nouveau vers la surface : au premier regard, il me faut tout affronter.

Tout avait bien commencé, pourtant.

Victor, a dit mon père, c'est un étendard qui claque fort dans le vent.

Un nom de l'Atlantique.

Une sonnerie de trompettes avant l'assaut.

Un ciel clair sans nuages.

Un roulement de tambour dans les mains d'un enfant.

Victor, a dit mon père, c'est un beau nom.

Ma mère a soupiré, avec ce petit froncement de sourcil qui plus tard annoncera une claque, aussi sûr que la valse des moustiques prédit l'orage du soir. Elle ne résiste pas aux belles phrases, c'est même comme ça qu'il lui a fait un gosse.

Mon père a vu grand, il a vu large, bien au-delà de sa petite vie rangée d'épicier de

province. Je m'appelle donc Victor et j'étais condamné à la victoire, dès le berceau.

C'est après que tout est allé de travers. Après seulement.

Et d'abord, je suis devenu myope très tôt.

J'ai cinq ou six ans. Ma vue se dégrade, le flou envahit mon petit monde. Sûr de moi, j'invente à distance les numéros des plaques d'immatriculation pour faire croire à une vue sans faille. Mon père, grand myope et surtout grand naïf devant l'Éternel, est impressionné tant par ma vision parfaite que par mon aptitude à retenir de telles séries de chiffres. J'aime les nombres, déjà. Les pairs, ronds et doux au toucher, me rassurent entre tous ; j'évite les impairs, éternels mal fichus dont je ne veux pas être.

Bon petit catholique, je prie dans l'espoir d'une guérison spectaculaire. Allez, quoi, Jésus, après les aveugles et les paralytiques, améliorer ma vue c'est presque rien. Pas un exploit, à peine un petit boulot de tous les jours. Un miracle au rabais, un solde de fin de saison.

La famille est pratiquante ; chaque dimanche, la messe est une épreuve pour mon impatience.